

# POESIA



RASSEGNA INTERNAZIONALE  
DIRETTA DA

MILANO REDAZIONE  
VIA SENATO 2

SEM BENELLI

V. PONTI

F. MARINETTI

ALBERTO  
MARTINI  
1905

# IL TRIONFO DI "POESIA",

GIUDIZII DI PAUL ADAM, GUSTAVE KAHN, STUART MERRILL, FRANCIS VIELÉ GRIFFIN, COMTESSE DE NOAILLES, RACHILDE, HÉLÈNE VACARESCO E DEI MAGGIORI GIORNALI EUROPEI.

L'esito che la nostra Rassegna ha ottenuto — ci sia consentito dirlo — è stato trionfale.

Il primo fascicolo si è interamente esaurito, in modo da lasciare insoddisfatte molteplici e replicate richieste di librai di ogni luogo. Questa calda accoglienza è riassunta nel giudizio che illustri personalità della letteratura e del giornalismo internazionale hanno espresso è che noi qui riproduciamo in parte, per dimostrare la feconda vitalità di questa nostra Impresa.

Mars, 1905.

A F. T. Marinetti.

CHER AMI,

*D'affreuses migraines neurasthéniques m'ont empêché de vous écrire aussitôt que je l'eusse désiré.*

*Le premier numéro de Poesia est un superbe chef-d'œuvre collectif de la pensée latine.*

*Vous, Gabriel D'Annunzio, Catulle Mendès et Madame de Noailles ont merveilleusement exprimé le génie des Méditerranéens. Si vous pourrez ainsi réunir fréquemment les meilleures mentalités de nos races, vous aurez bien mérité de l'avenir et de l'histoire.*

*Fervemment à vous*

PAUL ADAM.

MON CHER MARINETTI,

*C'est avec un vif plaisir que je salue en Poesia une revue dédiée toute entière aux beaux rythmes et à la fleur du monde, la Poésie. Que vous avez raison, en votre jeune enthousiasme, d'en être le servent obstiné et exclusif, d'en être l'apôtre opiniâtre. Vous en avez le droit, vous qui savez écrire les beaux vers épiques, qui avez créé ces belles méthaphores continues de la Conquête des Etoiles et de Destruction.*

*Je souhaite à Poesia beaucoup de*

*poèmes comme le vôtre, où s'allie à la richesse du lyrisme, sa souplesse.*

*Malgré que foisonnent en poésie comme en tout art, le sages habiletés qui se conforment trop précisément aux modèles des aînés et des maîtres, en en suivant non point tant l'esprit, que la lettre de leurs enseignements, le vers libre triomphera. Il a conquis, lors de son apparition, il y a quelques vingt ans, l'élite des poètes, il fera encore de nombreuses recrues, parmi les jeunes gens qui en composent l'essence libératrice hors des anciennes mnémotechniques.*

*Vos amis savent combien les poètes du vers libre sont empressés à louer la beauté partout où ils la rencontrent. Ils aiment les maîtres du passé, dans leurs fécondités et leurs originalités.*

*Ils ont repris sans solution de continuité l'œuvre de liberté lyrique, là où le romantisme l'a laissé, ils ont donné tous leurs efforts à acquérir de nouvelles beautés à la poésie française, et c'est pourquoi ils ont été, hors de France, entendus. Ils ne seront point les derniers à féliciter de leur ardente initiative les créateurs de Poesia.*

*Croyez que pour ma part je fais les vœux les plus vifs pour que s'augmente encore votre beau succès, et trouvez ici, cher ami, l'expression de ma grande sympathie artistique.*

GUSTAVE KAHN.

A F. T. Marinetti.

CHER MONSIEUR

*Rien n'est plus utile au point de vue de la fraternité internationale que le libre-échange des œuvres de l'esprit.*

*Depuis quelques années nous avons vu paraître diverses revues internationales, où chaque écrivain s'exprimait dans sa langue natale: Arte de Coïmbre, Pan de Munich, Cosmopolis de Paris. L'originalité de Poesia c'est d'exclure*

*de ses pages, je ne dirai pas la prose, mais le prosaïque. Et je félicite ses hardis directeurs, car la poésie est la langue universelle. Lorsque vous désirez apprendre une langue étrangère, je veux bien que vous feuilletiez un manuel quelconque pour assurer, le cas échéant, le repos de votre estomac, mais vous ne surprendrez l'âme d'une race que dans les œuvres d'un Dante, d'un Ronsard, d'un Shakespeare ou d'un Goethe. Laissons donc aux bas usages de la vie commerciale le volapük, l'esperanto et la langue bleue, et vénérons, que-dis-je essayons, chacun de nous, d'illustrer la langue où il apprit à penser, à aimer et à chanter.*

*C'est par la confédération des langues que se formera ce que Goethe appelait la Welt-Litteratur.*

*À vous, personnellement, je souhaite un complet succès. Vous avez entrepris une œuvre vraiment digne de réussir et qui ne peut qu'exciter et enrôler nos enthousiasmes lyriques.*

*Pour ma part, je vous remercie, mon cher confrère, de m'avoir convoqué à votre belle fête d'art, et vous prie de croire à toute ma sympathie personnelle et littéraire.*

Votre

STUART MERRILL.

Mars, 1905.

A F. T. Marinetti.

MON CHER POÈTE,

*Votre tentative est des plus nobles et des plus belles; j'y applaudis.*

*C'est avec plaisir que je vous envoie ces vers pour Poesia.*

*Récevez, mon cher Poète, avec mes vives félicitations pour votre œuvre de propagande poétique, l'expression de ma haute sympathie d'art pour vos œuvres dont je connaissais plusieurs et que vous avez eu l'aimable pensée de m'adresser.*

FRANCIS VIELÉ GRIFFIN.

Paris, Jeudi 2 Mars.

CHER MONSIEUR MARINETTI,

*Ces beaux chants alternés, italiens et français, font songer à ces duos quelquefois entendus au théâtre, et où Juliette et Roméo, Yseult et Tristan ne parlent pas la même langue et pourtant s'entendent, se charment divinement.*

*Cette Revue dédié à la Poesie est pour nous tous une œuvre énivrante; et quel beau cahier que celui qui s'ouvre par un chant de Gabriele D'Annunzio, poète du ciel, de la terre, de la mer, et de l'air, « appelé à la domination du monde, » — et où l'on voit luire, signée du Directeur de **Poesia**, de vous, Monsieur, une Aube Japonaise délicate et violente, où se mêlent deux de vos dons précis, l'intensité et la tempête, — source d'un bleu dense et pur, qui, sans se diluer, joue dans la vaste mer.*

*Je vous prie, cher Monsieur, de croire à toute mon admirative sympathie.*

COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES.

Paris, le 1er Mars, 1903.

*Ce que je pense de **Poesia**? Mais ce que nous en pensons tous ici, c'est qu'une fois de plus, à travers les siècles, les mondes et la nuit noire la flèche du rêve terrasse l'hydre des basses réalités, mon cher Monsieur Marinetti!*

*Donc, soyez glorifié pour cet exploit.*

RACHILDE.

Palais Stourizza.

A F. T. Marinetti.

CHER POÈTE ÉCLATANT,

*Je tiens le premier numéro de **Poesia**! Votre Idée est déjà une triomphatrice. Le vœu de réunir les chants des plus nobles aèdes est digne de vous qui chantez si noblement parmi eux.*

*Vous savez à quel point vos poèmes houleux, forts et magnifiques me sont chers. L'unanime succès de votre entreprise retentit de toutes parts, et de loin je vous crie: Ave, ô Poète!*

HÉLÈNE VACARESCO.

## GIUDIZI DELLA STAMPA.

The Editors of « Poesia » the new international review published this month in Milan are to be congratulated upon the appearance of so unique a magazine. Devoted entirely to poetry hitherto unedited, the contents of the present number is simultaneously representative of contemporary poetic thought in Italy, France and England. The list of contributors is strong. Gabriele d'Annunzio possesses the place of honour with his wonderful *Dalla Tragedia « La Nave »*. Gustave Kahn contributes some delicate lines entitled « Le refuge des amoureux ». F. T. Marinetti, a translation of whose magnificent poem « The Life of the Sails » is wellknown in England, now describes in French verse the colour and beauty of a Japanese morn.

Among other contributors whose lines grace this strange and interesting volume should be mentioned Paul Adam, S. Benelli, Arturo Colautti, Camille Mauclair, Catulle Mendès with his charming « *Sonnets d'Italie* », Vitaliano Ponti, the Comtesse de Noailles, Henri de Régnier and many other continental writers. The modern English school of poetry is represented by Miss Laurence Alma Tadema with some thoughtful lines on Winter and Mr. Fred G. Bowles with his striking stanzas « *The Tent by the Lake* ». Alberto Martini is responsible for an effective allegorical cover to this latest publication. The London agents are Hatchards, Hachette & Co., and Lawley & Co.

« *Pall-Mall Gazette* ».

La rassegna *Poesia* di cui annunziamo la pubblicazione, è uscita oggi a Milano in ricca veste tipografica; sulla prima pagina sta come motto il dantesco

*Ma qui la morta poesia risurga.*

V'ha un frammento della *Nave* di Gabriele D'Annunzio, un brano del poema *Un figlio dei tempi*, di Sem Benelli, di cui parleremo fra breve, la prima parte d'un poemetto in endecasillabi sciolti di Arturo Colautti, intitolato *La conquista, canto dei pleniluni*; d'Ettore Moschino vi sono quartine dette *Il Canto della pace notturna*, di Vitaliano Ponti *Il Distruttore*, distici; di Térésah novenarii tratti dal poema *Armonie*, di Ceccardo Roccatagliata-Ceccardi frammenti del poema *Il Viandante*. Come si vede, i nostri poeti si danno ai poemi: si vuole forse abbandonare la lirica? Non temete o non sperate: chè si tratta di poeti lirici.

Due illustri scrittori francesi, Paolo Adam e Catullo Mendès hanno inviato versi, Paolo Adam con questo saluto augurale: *Je dédie*

*cer vers à la gloire de « Poesia »* e il Mendès scrivendo: *Je dédie ces vers au triomphe de « Poesia »*. Facciamo nostro l'augurio.

Del Mendès abbiamo due sonetti, *Sonnets d'Italie*, buoni, specialmente il primo, *L'heure torride*, dettato *entre Vérone et Padoue*. V'ha pure un sonetto di Eduardo Schuré *La mélodie incarnée*, v'ha una bella lirica di quel fortissimo poeta ch'è Gustavo Kahn, veramente originale, veramente moderna.

Degna d'interessamento è *L'Aube Japonaise* del Marinetti, dedicata a Giovanni Pascoli. E infine oltre a liriche di Camillo Mauclair, della contessa di Noailles, la delicata musa aristocratica, degl'inglesi Bowles e Lorenzo Alma Tadema, due poemi in prosa d'Enrico de Régnier, un maestro, e dell'audace Rachilde.

Il fascicolo si chiude con brevi e vivaci prose polemiche, *Per l'Onore e per la Storia*, e con un medaglione del Pascoli colla firma S. B. ch'è quella di Sem Benelli, condirettore: a lui e ai suoi valorosi compagni Vitaliano Ponti e F. T. Marinetti i nostri rallegramenti per questa geniale pubblicazione destinata a prospera fortuna.

DOMENICO OLIVA.

« *Giornale d'Italia* ».

È uscito di questi giorni, a Milano, in veste sontuosa, il primo numero della rassegna internazionale *Poesia*, diretta da tre giovani nostri poeti: F. T. Marinetti, Sem Benelli, e V. Ponti. Il motto col quale la rassegna s'apre, è altamente augurale: « Ma qui la morta poesia risurga ». E il numero mantiene degnissimamente la promessa.

Dalla tragedia *La Nave*, alla quale attende Gabriele d'Annunzio, è pubblicata parte del prologo; una robusta evocazione della gente gratica raccolta a parlamento, nell'Arengo, presso gli estuarii, dopo la caduta di Aquileia, allora che l'amore e l'ardore di Marco Gratico spingono il popolo alla conquista del mare per la libertà perpetua dei Veneti; momento storico possente che dell'Adriatico doveva fare il golfo di Venezia. Seguono una magnifica lirica di Arturo Colautti, un canto di Ettore Moschino, di purissima forma, un eletto brano poetico di Térésah e frammenti di Ceccardo Roccatagliata. Ceccardi d'un poema *Il Viandante* chiaro d'imagini e molle di profumi.

Poichè la rassegna è internazionale, questo primo numero comprende i più chiari nomi della letteratura francese, da quel Paul Adam costruttore meraviglioso di romanzi e ispirato cultore di versi, a Edouard Schuré lo spirituale scrittore del *Théâtre des âmes*, di cui è apparsa ultimamente un'opera su Leonardo, della Comtesse de Noailles e Gustave Kahn, dal nostro

Camille Mauclair a Catulle Mendès, nomi giovani all'arte e nomi celebrati, raccolti e quasi direi fusi, nell'armoniosa veste di *Poesia*, che oltre ai due inglesi Bowles e Alma Tadema, si completa di tre brevi liriche dei suoi direttori: Sem Benelli, con un frammento del suo recente poema *Un figlio dei tempi*, di cui parleremo ampiamente, audace d'ispirazione e robusto di forma, F. T. Marinetti, con una *Aube Japonaise*, squisita d'immagini e di colori, e V. Ponti con dei distici di classica fattura.

In copertina, *Poesia*, raccoglie le adesioni di Giovanni Pascoli, di Giovanni Marradi, di Guido Mazzoni, di Adolfo de Bosis e di Léon Dierx, che alla morte di Stefano Mallarmè fu acclamato, in Francia, *Prince des poètes*. Sem Benelli vi discorre del Pascoli, che Sacchetti rappresenta in pochi tratti nervosi. E la rassegna apre un primo concorso per la miglior poesia scritta in lingua italiana, di qualunque argomento, genere e metro, con un premio di 500 lire.

Una tale pubblicazione, in Italia, dimostra un troppo meraviglioso sforzo perchè non debba essere degnamente aiutata anche dalla stampa. Vada questo augurio agli amici milanesi anche come una promessa.

« *Avanti!* »

*Poesia*, la nuova rivista, che si aspettava con una certa curiosità, è uscita a Milano. Il primo fascicolo si presenta elegantemente in forma d'album più che di rivista, il che aggiunge originalità al tentativo geniale di tre giovani poeti: F. T. Marinetti, Sem Benelli, Vitaliano Ponti. Questo periodico non intende ricevere che versi inediti e ha carattere internazionale. Al suo appello risposero con entusiasmo poeti italiani e stranieri; infatti questo primo saggio s'apre con una scena della futura tragedia di G. d'Annunzio « *La Nave* » e contiene la prima parte di un nuovo poema di Arturo Colautti, un'ispirata lirica di Paul Adam, due squisiti sonetti di soggetto italiano di Catulle Mendès, versi elegantissimi di Edouard Schuré, della contessa di Noailles, di Mauclair, l'originale « *Aube Japonaise* » di F. T. Marinetti, una forte poesia di Gustave Kahn, ed altre ancora che portano le ben note firme di Sem Benelli, Moschino, Ceccardo-Roccatagliata e Teresah, e persino due strofe dell'illustre pittore Alma Tadema. *Poesia*, apre pure una gara con premio unico di L. 500 da aggiudicarsi alla miglior lirica italiana di qualsiasi metro e qualsiasi argomento.

« *Illustrazione Italiana.* »

E uscito con molta ricchezza di tipi, di incisioni e d'itesto il primo fascicolo della nuova

rivista *Poesia*. Ecco l'elenco esatto, dei collaboratori di questo primo numero nell'ordine di stampa, che segue al possibile come dice la stessa rivista l'ordine alfabetico dei nomi: Gabriele d'Annunzio, con un frammento della *Nave*, Paul Adam, Sem Benelli, A. Colautti, G. Kahn, E. Schuré, F. T. Marinetti, C. Mauclair, C. Mendes, E. Moschino, C. sse de Noailles, V. Ponti, H. de Régnier, Rachilde, H. Bowles, Térésah, C. Roccatagliata-Ceccardi, L. Alma Tadema. Come si vede, un sommario eccellente. Aggiungeremo per esattezza di cronisti che questo numero inizia un'inchiesta e bandisce un concorso con premio di 500 lire per la miglior poesia italiana. In copertina la testa di Giovanni Pascoli vigorosamente disegnata dal Sacchetti. Fra le note del fascicolo ne leggiamo una alquanto malinconica che constata la renitenza dei periodici letterari italiani, il nostro compreso, a pubblicare versi. Ma non è appunto tale renitenza la migliore giustificazione per le pubblicazioni sul tipo di questa *Poesia*? E allora perchè lamentarsene?

« *Marzocco* ».

## Primo concorso di POESIA

*Poesia* bandisce un Concorso annuale italiano, fra i suoi soli abbonati, per la miglior poesia scritta in lingua italiana di qualunque argomento, genere e metro.

Il poeta prescelto riceverà in premio

Lire 500;

ed una targa appositamente incisa e scolpita in argento.

*Poesia* darà tutto il suo appoggio al vincitore: pubblicherà il suo ritratto, la sua biografia e, al posto d'onore in prima pagina, i versi premiati.

I manoscritti devono essere inviati alla Direzione via Senato, 2, Milano, non più tardi del 30 aprile 1905.

Ogni manoscritto deve recare, come per firma, un motto che sarà ripetuto su una busta non trasparente e ben suggellata, contenente il nome del poeta e la ricevuta del proprio abbonamento.

I versi saranno giudicati dai direttori di *Poesia*:

SEM BENELLI, F. T. MARINETTI, VITALIANO PONTI.

Per abbonarsi a *Poesia* basta inviare una cartolina vaglia di lire dieci alla Amministrazione, via Senato, 2 — Milano.

Prossimamente *Poesia* bandirà un grande concorso internazionale.

I direttori di *Poesia* ricevono gli amici e i visitatori il Giovedì e la Domenica dalle ore 10 alle 12.

L'Amministratore dalle 11 alle 12, ogni giorno.

Gli uffici di Direzione e Amministrazione sono in via Senato, 2 — Milano.

## PUBBLICHEREMO

NEI PROSSIMI FASCICOLI:

GIOVANNI PASCOLI. - *I gemelli*.  
 — GIOVANNI MARRADI. - *Tito Speri*.  
 — ADOLFO DE BOSIS. - *Esametri*.  
 — FRANCIS VIELÉ GRIFFIN. - *Sarcophage*. — EMILE VERHAEREN. - *Temple sur mer*. — FRANCIS JAMMES. - *Poésie*. — FRANCESCO CHIESA. - *Aracne*. — G. P. LUCINI. - *L'eterna canzone*. — PAUL ADAM. - *Le signe double*. — CATULLE MENDÈS. - *Les sept lacs*, (sonnets). — SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER. - *Elégie d'Automne*. — CAPEL. - *Sonnet anglais*. — GUSTAVE KAHN. - *Lettre à Elle*. — MARIA STAR. - *Taormina*. - *La Cité de l'Impératrice*. — FRED. BOWLES. - *Lake Lyrics*. — ALBERT MOCKEL. - *Une nuit d'astres*. — K. ROSEVAL. - *Deux sonnets pour la Mousmé*. — MAD. LLE LUCIENNE KAHN. - *Chanson*. — FÉLICIEN FAGUS. - *La défaite du Sphinx*. - *Pantoum*. — DOMENICO OLIVA. - *Ode a Nietzsche*. — AURELIO UGOLINI. - *Grottesco d'inverno*. — JULES LAFORGUE. - *Chanson des sabots jolis*. — ETTORE MOSCHINO. - *Tristano e Isotta*. — CIPPICO. - *Il ritorno*. — ALFREDO ORIANI. - *Una festa da ballo*. — ALBERT SAINT-PAUL. - *Chanson gitane de l'Epousée*. — VALENTIN MANDELSTAMM. - *La petite fille*. — ECC. ECC.

**POESIA pubblica solamente versi inediti. — Nella disposizione delle poesie segue al possibile l'ordine alfabetico dei nomi.**

MA QUI LA MORTA



POESIA RISURGA

# LOU RENEGAT      IL RINNEGATO

I.

Jan de Gounfaroun, pres pèr de coursàri,  
Dins li Janissàri  
Sèt an a servi:  
Fau, encò di Turc, avé la coudeno  
Facho à la cadeno  
Emai au rouvi.

Béure l'alegrosso  
Em' uno mestresso  
Es de Mahoumet la felecita;  
Mai sus la mountagno  
Manja de castagno  
Vau mai que l'amour sènso liberta.

Jan de Gounfaroun perdegùè paciènci,  
E de sa counsciènci  
Faguè bon marcat...  
Ah! perdounas-ié, Segnour adourable!  
Aquéu miserable  
Es un renegat!

Béure l'alegrosso  
Em' uno mestresso  
Es de Mahoumet la felecita;

I.

*Giovanni di Gonfaron, catturato dai corsari — nelle isole di Gianissarie — ha servito sette anni; — bisogna, in mezzo ai turchi, aver la pelle — fatta apposta per la catena — e per la ruggine.*

*Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di Maometto; — ma sulla montagna — mangiar le castagne — val meglio che l'amore senza libertà.*

*Giovanni di Gonfaron perse la pazienza — e della propria coscienza — fece buon mercato.... — Ah! Perdonategli, Signore adorabile! — Questo sciagurato — rinnegò la fede!*

*Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di Maometto; ma sulla montagna — mangiar le castagne — val meglio che l'amore senza libertà.*

Mai sus la mountagno  
 Manja de castagno  
 Vau mai que l'amour sènso liberta.

Jan de Gounfaroun lèu faguè fourtuno,  
 Car la Miejo-Luno  
 I fourban sourris;  
 E coupè de còu, belèu mai de milo,  
 E brulè de vilo  
 Coume un antecrist.

Béure l'alegrosso  
 Em' uno mestresso  
 Es de Mahoumet la felecita;  
 Mai sus la mountagno  
 Manja de castagno  
 Vau mai que l'amour sènso liberta.

II.

Dison qu'en estènt generau d'armado,  
 La tèsto enramado  
 Emé de lausié, —  
 La fiho dóu rèi, poulido e courouso,  
 E d'éu amourouso,  
 Un jour ie disié:

« Béure l'alegrosso  
 Em' uno mestresso  
 Es de Mahoumet la felecita;  
 E sus la mountagno  
 Manja de castagno  
 Vau mens que l'amour sènso liberta.

« Ai dins moun jardin uno verde teso:  
 L'auro pounenteso  
 Jé canto à l'entour,  
 L'aureto de mar, l'auro fresqueirouso,  
 Que di tuberouso  
 Escampo l'oudour.

« Béure l'alegrosso  
 Em' uno mestresso  
 Es de Mahoumet la felecita;

*Giovanni di Gonfaron fece presto fortuna, — perchè  
 la Mezzaluna — è favorevole ai pirati; — ed egli tagliò  
 teste, forse più di mille, — e incendiò città — come un  
 anticristo.*

*Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di  
 Maometto; — ma sulla montagna — mangiar le castagne  
 val meglio che l'amore senza libertà.*

II.

*Dicono che a lui, divenuto generale d'esercito — om-  
 breggiandogli il capo — un alloro fronzuto, — la figlia  
 del re, leggiadra e brillante — e di lui accesa — dicesse  
 un giorno:*

*« Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di  
 Maometto; — e sulla montagna — mangiar le castagne  
 — val meno che l'amore senza libertà.*

*« Ho nel mio giardino un verde viale; — il vento di  
 occidente — vi canta intorno, — il vento del mare, la  
 fresca brezza, — che di tuberose — spande l'odore.*

*« Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di  
 Maometto; — e sulla montagna — mangiar le castagne  
 — val meno che l'amore senza libertà.*

E sus la mountagno  
 Manja de castagno  
 Vau mens que l'amour sènso liberta.

« I'a, souto la teso, un banquet de mabre  
 Contro un argelabre :  
 Te i' espère aniue.  
 Ièu te mandarai moun vièi esclau negre :  
 N'as que de lou segre  
 En barrant lis iue.

« Béure l'alegrosso  
 Em' uno mestresso  
 Es de Mahoumet la felecita ;  
 Mai sus la mountagno  
 Manja de castagno  
 Vau mens que l'amour sènso liberta. »

III.

Quau vous a pas di qu'estènt à l'espèro  
 De l'ouro prouspèro  
 Sus lou ribeirès,  
 Jan, d'un bastimen preste au descampage  
 Entènd l'equipage  
 Canta marsihés :

« Béure l'alegrosso  
 Em' uno mestresso  
 Es de Mahoumet la felecita ;  
 Mai sus la mountagno  
 Manja de castagno  
 Vau mai que l'amour sènso liberta. »

Coume l'aigo gisclo à-n-un cop de remo,  
 Un flot de lagremo  
 Crèbo soun cor dur ;  
 Lou despatria pènso à la patriò,  
 E se desvarìo  
 D'èstre emè li Turc.

Béure l'alegrosso  
 Em' uno mestresso  
 Es de Mahoumet la felecita ;

*« V'ha, nel viale, un banco marmoreo — presso un  
 acero; — te stasera li aspetto. — Io ti manderò il mio  
 vecchio schiavo negro: — tu non devi che seguirlo —  
 chiudendo gli occhi.*

*« Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di  
 Maometto; — e sulla montagna — mangiar le castagne  
 — val meno che l'amore senza libertà. »*

III.

*Ora dovete imaginare ch'essendo in agguato — del-  
 l'ora prospera — sulla riva del mare, — Giovanni, da  
 un bastimento pronto a levar l'àncora — sente l'equipaggio  
 — cantare in marsigliese:*

*« Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di  
 Maometto; — ma sulla montagna — mangiar le castagne  
 — val più che l'amore senza libertà. »*

*Come l'acqua balza a un colpo di remo — un'ondata  
 di lacrime — spacca il suo cuor duro — l'esule pensa  
 alla patria — e torbido si rimprovera — d'essere con i  
 turchi.*

*Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di  
 Maometto — ma sulla montagna — mangiar le castagne  
 — val meglio che l'amore senza libertà.*

Mai sus la mountagno  
 Manja de castagno  
 Vau mai que l'amour sènso liberta.

E sèns demanda quant vau ni quant costo,  
 Vitamen acosto  
 Lou pichot lahut;  
 E laisso la bello à soun banc de mabre,  
 Lou turban, lou sabre,  
 E tout lou bahut.

Béure l'alegresso  
 Em' uno mestresso  
 Es de Mahoumet la felecita;  
 Mai sus la mountagno  
 Manja de castagno  
 Vau mai que l'amour sènso liberta.

Pièi, coume partié, dre sus la tartano:  
 « Adiéu, ma sultano!  
 Digué lou fena;  
 As fa 'n paradis de moun purgatòri,  
 Mai, dòu languitòri,  
 Me fau enana.

Béure l'alegresso  
 Em' uno mestresso  
 Es de Mahoumet la felecita;  
 Mai sus la mountagno  
 Manja de castagno  
 Vau mai que l'amour sènso liberta!

Car nosto Prouvènço es talamen bello  
 Que se la rapello  
 Tau que noun lou crèi:  
 Nous amourousis e nous descounsolo,  
 Levant de cassolo  
 Li fiho de rèi.

Béure l'alegresso  
 Em' uno mestresso  
 Es de Mahoumet la felecita;  
 Mai sus la mountagno  
 Manja de castagno  
 Vau mai que l'amour sènso liberta.

**F. Mistral.**

*E non considerando quanto gli può costare il viaggio,  
 — subito s'avvicina — al piccolo naviglio; — e lascia la  
 bella al suo banco marmoreo, — il turbante, la sciabola  
 e tutto il corredo.*

*Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di  
 Maometto; — ma sulla montagna — mangiar le castagne  
 — val meglio che l'amore senza libertà.*

*Poi, siccome partiva, eretto sulla tartana: — « Addio,  
 o mia sultana! — dice il sacripante. — Tu hai fatto del  
 mio purgatorio un paradiso, — ma per la nostalgia —  
 mi tocca partire.*

*« Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di  
 Maometto; — ma sulla montagna — mangiar le castagne  
 — val meglio che l'amore senza libertà. »*

*Poichè la nostra Provenza è così bella — che se la  
 ricorda — ancora chi non lo crede: — ci rende amanti  
 inconsolabili di lei — facendosi abbandonare persino —  
 le figlie dei re.*

*Bere l'allegrezza — con un'amica — è la felicità di  
 Maometto; — ma sulla montagna — mangiar le castagne  
 val meglio che l'amore senza libertà.*

Traduzione di **Vitaliano Pontì.**



IL CONSOLATORE

Eccomi, disse, vieni entro le porte  
meravigliose, accedi alla sovrana  
luce di quella cerula e gioconda  
domenica sui colli, ove crescano  
le rose dell'infanzia. — È offerta vana;  
so che tutte le rose ormai son morte.

Ebbene, inoltra, e troverai le belle  
sponde sonore ricingenti i fiumi  
favolosi, e le greche are, e le driadi  
danzanti al lume degli astri. — Le ninfe  
per sempre imprigionate entro i volumi  
più non danzano al lume de le stelle,

nè offrir le inebrianti anfore ponno.  
Ben altri io cerco dilettoni beni.  
Oh ricordar tutti i clamori e tutte  
le mortali stanchezze e aver riposo  
in un altro silenzio! — Eccomi; vieni! —  
E ne' suoi gorgi mi travolse il sonno.

*Vittoria Aganoor Pompili.*

APOLOGIA

a Virgilio Talli

Veleno dolce, malattia piacente,  
laccio mortal di bell'esca coperto,  
o Fama stolta, il seno tuo m'è aperto  
dinanzi, e la tua bocca m'acconsente!

Ma poi ch'io sono di tue grazie esperto,  
dono non ti farò della mia mente:  
troppo ella sdegna soddisfar la gente,  
che tuo piacere m'ha più volte offerto.

L'opera ch'io foggiai, sí come volle  
natura, che mi fece sì diverso,  
è nata per un più gagliardo abbraccio.

Bene ella sente nelle sue midolle  
fresco il succo vital dell'universo,  
e si nasconde con sua gloria in braccio.

*Sem Benelli.*

A FACE IN A CROWD

A level glance of wistful, exquisite eyes  
Deep into mine one instant, then down-cast;  
Perchance a sigh, upon the tumult passed;  
A face like some sweet song made woman-wise,  
Then gone. And for my heart's forlorn emprise  
That hath its long-sought guerdon found at last  
I build a citadel, to hold thee fast  
Lest life should swoon with impotent good-byes.  
In wondrous fashion, through the inviolate night  
When no estranging crowd our meeting mars  
Thou callest me down winding, shadowy ways;  
I see thy face, win secrets from thy gaze;  
And waking, still I see it, tremulous, white,  
Through the stern silence of the pitiless stars,

*Wilfrid L. Randell.*

# LA CONQUISTA

Canto de' pleniluni

II.

Non forse i mondi, nel perpetuo giro  
 compagni al nostro, e come il nostro ligi  
 all'astro imperator che tutto move,  
 sono alberghi di vita? e non più vaghe  
 crescon lassù con altr'ordine proli  
 d'erbe e di bruti? e trionfal lignaggio  
 di genî alati e di giganti annosi  
 su quelle glebe non esulta o cade?  
 e nove Ateni e nove Rome in alto,  
 nobili e vaste più delle terrestri,  
 non corruscano al sole? e gl'ignorati  
 nostri germani, servi anch'essi a Morte,  
 poi che Amor d'ogni spera è cittadino,  
 spirtalmente non amano? e un'insigne  
 Arte, sorella all'Ideal perfetto,  
 non adoran cantando? e il suggellato  
 misterio della Vita con l'ingegno  
 più gagliardo non frangono? e alla Terra,  
 quasi a teatro di follie cruento,  
 nelle vedove notti senza velo  
 non intendono il ciglio vigilante?

In alto! in alto! come al cancellato

secolo il bardo occidental cantava;  
 in alto! in alto! e alle gioconde stelle,  
 ardenti cifre d'idioma eterno,  
 quasi a pupille trémule d'amate  
 donne, nell'ora più propizia a' sogni,  
 leva l'infermo Desiderio il viso.  
 Novi Titani, loricati ancora  
 di superbia e d'invidia, accumulando  
 non più l'Ossa ed il Pelio contra Olimpo,  
 ma giogaie di numeri, a' gemmanti  
 pulvinari del ciel tenacemente  
 dan la scalata del Cronide i figli,  
 per discacciar dalle superne Case  
 l'ultimo inganno e l'ultima paura.  
 Ed ecco il nato dalla fiamma diva  
 l'estro ribelle, sciolto il reo sgomento  
 dell'Infinito, noverar s'attenta  
 i mondi effusi in radiosa polve,  
 e sulla lance del pensier sicura  
 giustamente li pondera, sì come  
 orafo accorto con sue perle rare.

I vassalli del Sol pianeti erranti,  
 che nell'aprile della Istoria onori  
 trasser divini e simulacri e carmi  
 meravigliosi, e nelle età d'acciaro  
 con le discordie e con le nozze alterne  
 de' reami segnaron le fatali  
 vicende e degli umani, a una a una  
 le presagite concordanze arcane  
 con questa sororal Terra coeva  
 svelano al guardo, de' possenti armato

cristalli galilèi.

Raggiunto è omai  
dall'infrenato Anelito il veloce  
Mercurio, gaio in suo color di croco,  
che gli concesse la balia dell'oro;  
e l'ancella del di Venere glauca,  
diamantina pupilla dell'aurora,  
che alla notte sorride; e il pluvioso  
Marte, suffuso d'un fulvor di sangue,  
che parve (ed era d'ogni mente ludo)  
instigator di fratricidî orrendi;  
e il magnifico Giove, ara de' cieli,  
che meritava dalle genti nome  
e reverenza e potestà di padre,  
col festevole coro delle sette  
figlie danzanti; e l'anular Saturno,  
di caligini avvinto e di misteri,  
quasi re scoronato, esule enorme;  
e Urano verde, alle pupille ignoto  
della vetusta Sapienza; e il fosco  
remotissimo globo, divinato  
per virtù numeral dell'intelletto,  
sacro all'insonne iddio delle tempeste;  
e il multiforme pallidetto stuolo  
de' minori seguaci; e le stupende,  
d'altro sol messaggere e d'altro empiro,  
ben crinite sibille vagabonde,  
non più ministre di spavento a' volghi,  
ma di tripudio a' meditanti.

E il Sole,  
maraviglia de' cieli e degli abissi,  
d'ogni fortezza e d'ogni gioia fonte,

amor di tutte creature e arcano  
di tutti gli evi, cui fu nome Adone,  
redimito d'anèmoni, alle sirie  
vergini ognor risorridente, dopo  
suo letargo iemal simile a morte;  
e Belo, lionino alti-raggiante  
sulle torri eufratèe, tra danze ignude,  
invocato signor de' nove troni;  
e Osiride, succiso in bieca frode  
dal tenebroso suo nimico; e Apollo,  
citaredo dal grande arco d'argento,  
placator d'ogni affanno; e Alcide, insigne  
di fatiche maestro e di virtùdi,  
dall'amorosa sua vampa riarso;  
ed Ormuzd certo del final trionfo  
sugli angeli notturni; e Cristo istesso  
vincitor della Morte e del Peccato;  
il Sole, il Sole, l'immutabil Sole,  
giovin canuto ed amator selvaggio;  
il Sol canoro, il Sol letificante,  
non più genio, nè dio, ma lume ancora;  
re d'ogni re, pastor d'ogni pastore,  
d'ogni esercito duce e padre d'ogni  
padre; — da poi che il cercator polòno  
lo liberò del tolomaico giogo,  
nella gloria maggior zodiacale  
alfin concessa a ciglio uman, tra immense  
furie di luce e spasimi di fiamma,  
la millenaria infermità palesa  
nell'atre piaghe, ond'ha squarciato il petto,  
come un augusto, che sua lebbra asconda  
sotto la imperial clamide d'oro.

**Arturo Colautti.**

*(Nel prossimo fascicolo sarà pubblicata la terza ed ultima parte di questo poemetto).*

## LA CARMELITANA

Quelle che son le suore del Carmelo  
mai non levano i loro occhi su volti  
umani; e sempre hanno i lor visi avvolti  
dentro le fitte tenebre d'un velo.

Passano per il tacito ambulacro  
del chiostro; per i taciti viali  
di lor giardini: e come un batter d'ali  
fa nelle intente orecchie il soggòl sacro,

sempre. Nelle preghiere antelucane  
nei vespri, sempre quella ombra severa;  
fino il cerulo ciel di primavera  
bigio traspare alle Carmelitane:

e di lor volto non più mai mirato  
si disperde per lor la ricordanza  
come nell'infinita lontananza  
di qualche irremeabile passato.

Sol, quando alcuna è morta, ecco del lino  
sciolgon le vive il fronte alla sorella:  
nella piccola chiesa ora posa ella  
a tutti in vista, in calmo atto supino.

Poi che migrò lo spirito, la spoglia  
sta tra ghirlande di conserte rose;  
ella omai può le tristi umane cose  
guardar senza peccato. È sulla soglia.

Può dunque con i chiusi occhi guardare  
ella: l'anima è giunta ove attesa era;  
cerulo alfine un ciel di primavera,  
libero, immenso, a' chiusi occhi traspare.

### II.

Musa, nobile Amica, ond'io sì spesso  
tra l'ombre vane della mia tristezza  
intesi il passo, simile a carezza  
che pur quando è lontana anche è dappresso:

Musa che li orti dove io coltivai  
qualche vigile fior di poesia  
velata amasti e sotto l'orma pia  
invermigliava il mio sangue rosai.

Musa non te mi rievòcan quelle  
suore ch'io lessi in un vel chiuso andare,  
tu ignota all'altre tue sorelle chiare,  
remota tu da men pure sorelle?

Tu da' giardini tuoi non cari al mondo  
lungi la Fama conclamar sue trombe  
odi; ma un'eco d'ali di colombe  
più consola il tuo cuor meditabondo.

E muovi con la tua fede, sottile  
lampo che manda un alito d'incenso,  
pensando al dì che libero alto immenso  
rida a' tuoi sguardi un ciel primaverile.

Poi che tu vai quando l'ora scocchi  
del tuo silenzio; quando tra i reclini  
rosai all'ombra che non ha confini  
la fiamma della tua lampa trabocchi;

quando avverrà che il tuo cor freddo posi,  
Musa oh allora il tuo volto, il tuo mortale  
volto sopra il lapideo guanciaie  
raggerà di una dolce apoteosi.

E vedran tutti come fosti bella  
e pura e schietta e solitaria e grande,  
e l'altre tesseran rose in ghirlande,  
suore minori alla maggior sorella.

Tu sarai giunta allor, Musa, alle porte  
della eterna bellezza; e il tuo piè m'òdo  
che sonò lene per le vie del mondo,  
echeggerà negli orti della morte;

cinto d'immarcescibile coturno,  
imperioso, nobile, sonoro,  
che là ti guidi ove fan l'altre un loro  
coro immortal sul gregge taciturno.

**Cosimo Giorgieri Contri.**

## LE MATIN PASTORAL

EXTRAIT INÉDIT  
DE « VISIONS DE BERGER »

Sous les oliviers dorment les bergers, que  
la lune argente. Ou bien c'est le jour ?

L'aube vient de naître. Dans la bergerie  
tinte une clochette au coeur des brebis.

C'est l'heure charmante où le bélier danse  
tournant vers le jour deux pattes tremblantes,

et laisse à son cou baller sa clochette, suivi  
des yeux d'or de toutes les têtes.

Bergers endormis, n'entendez-vous pas tinter  
des clochettes au fond de vos rêves ?

Bergers endormis, ne sentez-vous pas danser  
votre coeur sous votre manteau ?

C'est l'heure où tout danse, la terre et  
les eaux — « la nymphe en la source et Pan  
dans sa course » —

aux yeux des béliers, aux yeux des brebis,  
même aux yeux fermés du pâtre endormi.

Levez-vous, bergers ! Les oliviers dansent,  
écartant les voiles de l'aube matinale.

Dans la lumineuse buée des vallées, tous  
les oliviers dansent les bras levés !

Pour eux quel plaisir de voir sur les  
monts les ours et les loups danser vers l'aurore,

puis un sommet rose vivre et s'élaner :  
le coeur de l'aurore bat dans un glacier.

Bergers endormis, n'entendez-vous pas,  
le long de la haie, sauter les agneaux ?

Bergers endormis, ne sentez-vous pas bondir  
votre coeur sous votre manteau ?

et les oliviers s'élaner encore dans la  
lumineuse buée de l'aurore ?

Allons, Pluton jappe, et les autres chiens.  
La clochette éperle son bruit aérien.

La vie recommence. Les troupeaux, déjà,  
ont gravi les sentes... O mélancolie !

Déjà les bergers, les yeux au soleil, regardent  
brûler les heures de la vie.

« Pluton, tu sommeilles ? Hélas ! heureux  
chien ». L'homme dort la nuit. Midi. Plus  
un bruit,

Et les chiens se couchent, ras dans  
l'herbe ardente. Les houlettes tournent  
aux mains somnolentes.

Un bois d'olivier, tout là-bas, s'endort  
au fond d'un val bleu où tremble une  
eau d'or.

Il danse une abeille. Et chaque troupeau  
tremble de sommeil. — O mélancolie !

Est-ce alors, bergers, que vous sentez  
mieux danser votre coeur sous votre  
manteau ?...

Quand le troupeau dort sous l'aile d'une  
abeille, tout près du ciel bleu — tout près  
du soleil —

le berger qui veille entend dans son  
coeur battre tous les coeurs dormants  
du troupeau.

*Paul Fort.*

NOON.

August at noon  
Trembled and slept,  
And for the joy of it  
Angel-clouds wept.

Poppy-bestrewn  
Rustled the grain;  
Golden and harvest-lit  
Under the rain.

Heaven and earth  
Mingled as one-  
O, the wild joy of it  
Under the sun!

Rain in its mirth  
Silvered the brake,  
And where the minnows flit  
Ruffled the lake.

August at noon  
Trembled and slept,  
And for the joy of it  
Angel-clouds wept!

*Fred. Bowles.*

LE PRINCE ÉTÉ

à F. T. Marinetti.

Voici venir le prince Été.  
Ses vassaux portent des cerises  
En des corbeilles de feuilles satinées.

Avec Violette et Cydalise,  
Qui gourment un ânon pavoisé,  
Voici venir le prince Été.

Avec Gilles qui bâille aux corneilles  
Et Perrette dont la corbeille  
Sur la tête droite est fixée,  
Voici venir le prince Été.

Il fait fuir un faon par les branches  
Et galope à sa suite. L'avalanche  
Des feuilles tendres l'a parsemé  
D'étoiles couleur d'espérance.  
Parmi les cris, les chants, les danses  
Voici venir le prince Été!..

Son doigt chasse le nuage  
Qui amoncelle du gris d'orage  
En un coin du ciel bleuté.

Son rire déconcerte l'orage  
Qui grognonne en sa barbe blanche  
Et se baisse ramasser une branche  
Pour éviter le prince Été  
Et ses regards mi-courroucés.

Jasant, riant et coquetant,  
Parmi l'aube fraîche et l'arome éclatant  
Des jeunes pousses ensoleillées,  
Voici venir le prince Été!...

*Gustave Kahn.*

## DEUXIÈME PARTIE DE LA CHANSON DE JEHANNE D'ARC

(Extrait inédit)

## OU JEHANNE PRISONNIÈRE EST CONDUITE A MARGNI

Jehanne songe en regardant la nue.

On a lié d'une corde menue,  
Faute de chaîne aux anneaux froids et lourds,  
Ses nobles bras désarmés pour toujours;  
Et comme ils sont croisés sur sa poitrine,  
Ayant ainsi forme presque divine,  
Elle y croit voir, fut-ce tout juste un peu,  
Le saint gibet où l'on cloua son Dieu.  
Puis, d'une lâche et brutale poussée,  
On l'a sur un bon vieux cheval hissée,  
Toute meurtrie en la cotte d'acier,  
Non sans avoir aux flancs du vieux coursier  
Noué ses pieds avec une autre corde.

Ses pauvres yeux ont dit: Miséricorde!  
Dieu le voulant, elle accepte l'affront.  
A peine a-t-elle un pli d'angoisse au front,  
Dans le tumulte affreux de la pensée;  
Sa huque pend autour d'elle, froissée  
Comme liane au souffle des autans.  
Tout comme la bannière aux plis flottants,  
Elle a subi l'outrage de la fange;  
Mais rien ne peut éclabousser un ange  
Et quel que soit le lieu sombre et damné  
Où des démons furieux l'ont traîné,  
Tache de boue est sur son chaste voile  
Grain de soleil ou poussière d'étoile.

Le bâtard de Waldonne est sans merci.  
Quasi mourante et garottée ainsi,  
Il la ramène à Margni, par des plaines  
Que le printemps fleurit de marjolaines,  
Car mai triomphe aussi, plus doux vainqueur.  
Mais c'est la nuit au ciel comme en son coeur;  
L'ombre s'étend sur les fleurs qu'on devine  
A leurs parfums épars dans la ravine  
Et tremblotant come une larme d'or,  
L'astre fait seul un peu de jour encor.  
C'est en des bruits coupés de grands silences,  
Entre deux rangs d'hommes armés de lances,  
Qu'elle s'en va vers les cachots maudits.  
Ange innocent chassé du paradis!

Divine enfant! Sublime revoltée  
Qui, loin des champs où rit l'aube argentée  
Ne verra plus aux barreaux de la tour  
Qu'un bout de ciel sur un spectre de jour!  
Entre ses cils voilés de songerie,  
Juste entr'ouverts, comme quand elle prie;  
Elle aperçoit en un brouillard tremblant,  
Son doux village avec son clocher blanc,  
L'Eglise avec sa sainte Marguerite  
Ayant aux doigts une branche bénite,  
Le pauvre autel où, dans des temps meilleurs,  
Elle tressait des couronnes de fleurs,  
Le baptistère où, comme enfant de reine,  
Elle eut si belle et tant noble marraine,  
Le Bois-chenu recouvrant le côteau  
D'un magnifique et verdoyant manteau,  
Les monts, les prés, le vieux moulin, la Meuse  
Vagabondant sous la rive brumeuse,  
La grande route au cliquetant charroi  
Qui lui portait nouvelles de son Roi,  
Le ruisseau qui se fait voir à peine  
Pour séparer Champagne de Lorraine,  
L'étable avec sa claie où l'on entend  
Manger la vache au poitrail haletant,  
Les groseilliers et la fontaine claire,  
L'éclat doré de la meule sur l'aire,  
L'ombre du hêtre où Mengette dansait  
Et là surtout, en un lieu qu'elle sait  
Tout aussi bien que ses plans de bataille,  
Les quatre murs à l'humble toit de paille,  
Où sa pensée évoque tristement  
Le père assis devant l'âtre fumant  
Sur l'escabeau taillé dans un érable,  
Le frère aîné, la mère vénérable  
Et Cathérine au seuil de la maison.  
Lors elle dit en dolente oraison:

— Où sont, alas! les cavaliers fidèles  
Qui m'entouraient par les forêts tant belles,  
Quand je quittai les champs de Vaucouleur?  
Bien qu'on ne fut encore au mois des fleurs  
Et que l'oiseau n'eut point fait sa nichée,  
Ce fut, seigneur, moins dure chevauchée!

Le très vaillant Bertrand de Poulengy  
Dont le fanion, fut autrement rougi  
Que par le rang de la fraise où des mures,  
Jehan de Metz aux solides armures,  
Honecourt, peu dispos à reculer,  
Julien que nul ne fit jamais trembler,  
L'épée au vent ou la dextre à la hanche,  
L'archer Richard qui portait sur sa manche  
Un javelot ciselé dans l'or fin,  
Colet de Vienne, envoyé du Dauphin,  
Dont le pourpoint reluisait comme une aube,  
Eurent pour moi douceur d'un lever d'aube;  
Et maintenant, loin des jolis halliers,  
J'ai pour excorte effrontés cavaliers,  
Méchants soudards dont le regard oblique  
M'achèverait s'il était fer de pique.  
Faites, Seigneur, en me tendant la main,  
Que je ne tombe au milieu du chemin;  
Car il me semble, et je n'en suis coupable,  
Que je franchis quelque affreux pont du diable,  
Entre deux rangs de vieux démons cornus.

Jehanne et les soudards sont revenus  
En des sentiers où tout à l'heure encore  
Son étendard flottait au vent sonore.  
O douleur! C'est à peine si les vents  
Ont effacé sur le terrain mouvants  
Le dernier pas de sa bête guerrière.  
La même brise endort dans la bruyère  
Les mêmes nids sous les rameaux anciens  
Elle revoit le village où les siens  
L'avaient suivie en poussant cris de fête  
C'est là pourtant, ô pauvre Jehannette,  
Qu'à votre tour et comme mise en croix  
Vous connaîtrez pour la première fois  
Le pain amer, le vil geolier qui raille,  
L'égarement des yeux sur la muraille,  
Dans l'effrayant cachot où rien ne luit!

Et les chevaux hennissent dans la nuit.

*Clovis Hugues.*

## La Folie des Maisonnettes

Petit drame de lumières

pour Paul Adam

Les jeunes Maisonnettes du village  
sont tristes de prier tous les soirs  
sous l'œil morne du Clocher noir!  
Elles ont des minois roses  
sous leurs toits grisâtres et moroses  
et des vertes chevelures pleines de ramages.  
Leurs regards frais et purs en debandade  
frétilent tels des poissons d'azur  
en leurs vitres miroitantes.

Les Maisonnettes lentes voudraient courir  
et chanter le long des jours....  
Mais, hélas, elles cheminent  
de colline en colline, sous la garde sévère  
du Clocher millénaire, qui va traînant son pas  
cassé de bronze dans la poussière des chemins....  
Le noir Clocher rugueux et si longtemps roidi  
aux plis tombants des bures granitiques,  
veille sur elles, comme un moine en prière,  
le vieux Clocher pensif qui les conduit au ciel!

Les Maisonnettes ont des corsages luxueux de feuillage.  
Leurs lèvres d'or vermeil tressaillent de sourires:  
et ce sont des balcons épanouis  
tout brûlants de roses et de soleil!....

Elles s'arrêtent au soir, pour épancher leur âme  
nostalgique à Dieu, dans l'ombre des vallées  
odorantes, à l'heure où la nuit fraîche et lente  
coule au creux des montagnes en fleurs  
comme une huile pailletée d'argent....  
Les Maisonnettes prient en pensant autre chose,  
et leurs yeux voraces de mendiants affamés

regardent les montagnes glorieuses  
comme de sublimes gâteaux dorés!....  
Mais, hélas, elles sont pauvres, si pauvres  
que jamais ne mordront les cimes savoureuses.

Par un soir trouble, le vieux Clocher perdit la route...  
Il ralentit son pas de bronze,  
dont la trace s'efface d'écho en écho....  
Il s'affaissa vaincu, tenant sa tête lasse  
entre ses mains rugueuses, veinulées de lézards,  
et sa barbe de mousse balaya le chemin.

L'azur chantait au loin au fond de la vallée,  
l'azur fleuri d'espoir sur ces désespérés!..

Les mignonnes Maisonnettes descendirent aussitôt  
vers la fraîcheur du fleuve,  
agiles, à la file, sous leurs coiffes balancées,  
et le fleuve allanguit sa chanson amoureuse,  
las d'avoir traîné tout le jour des lumières....

En piétinant leurs robes de feuillage,  
elles entrent, toute nues, dans l'eau pleine de ciel;  
elles écoutent, voici, un instant bref,  
l'onde bruire à leurs genoux de vierges...  
Aussitôt, de clairs éclats de rire  
fusent dans l'air du soir...  
Cependant le Clocher pleurait de désespoir,  
dans la pénombre, et des étoiles roulaient  
dans sa barbe grisâtre comme des larmes éternelles.

Tout à coup, le Couchant écarlate apparût,  
au bout de la vallée, comme un seigneur  
vêtu de flamme, sur un cheval d'apothéose!

Les Maisonnettes se turent en roulant de gros yeux....  
Au loin le beau Couchant passa le fleuve en feu,  
et son manteau de pourpre flottait sur la vallée.  
Il descendit royalement de sa monture  
dont la selle est tressée de rayons assouplis.



Les Maisonnettes nues et voilées  
d'un bleu ruissellement,  
humèrent dans la brise son haleine incendiaire,  
en frémissant de voir leur gorge se roser....

Le Couchant étreignit les belles Maisonnettes  
dans l'éblouissement de ses bras d'or....  
Il enlaça leurs croupes roses, une à une,  
en piétinant leurs robes de verdure.  
Elles sentirent des lèvres chaudes  
peser sur leurs paupières closes,  
et sur les boutons mûrs de leurs seins!  
Elles s'alanguirent, une à une, dans le bras du Couchant,  
tombant à la renverse, pour mieux offrir  
leurs beaux corps crépitants et juteux de désir,  
dans leur immense chevelure déployée!....

Triste chacune d'être sitôt délaissée  
par l'angoisse affamée d'une bouche divine!  
Triste chacune d'avoir vu sa voisine,  
jouir fièvreusement dans les bras du Couchant!  
— « Encore un long baiser, Seigneur! un long baiser!  
« Car je veux mourir... si lentement mourir,  
« dans la brûlure humide de tes lèvres!  
Cependant le Clocher grisé de desespoir,  
affaissé sous l'énorme cagoule de ténèbres,  
sanglotait... et ses larmes d'ombre colossale  
tombaient dans le grand fleuve, avec un son lugubre.

Ce fut alors que le Couchant casqué de feu,  
se rua pesamment sur leurs corps nus,  
défonçant et broyant leurs croupes violettes!  
Le Couchant écrasa tout le village,  
sous ses puissants genoux ensanglantés;  
puis redressant sa taille majestueuse,  
d'un beau geste insolent,  
jeta de l'or sur les cadavres....  
et s'en alla, vers les montagnes, à grands pas,  
pour mordre aux lèvres pures — là-bas, qui tremblent —  
des Étoiles!

*F. T. Marinetti.*

## Antologia di Poeti

Lungo la verde mia redola,  
fra'l tremolare dei salici,  
ii libro cade sui fiori.

La viva brezza le pagine  
svolge e accarezza con fragile  
susurro tra' lievi odori.

Baci leggeri d'anenomi  
sui versi-fiori dell'anime  
che dileguarono via

dietro lasciando un'argentea  
trama di sogni fuggevole  
come una pallida scia.

Di tanti cuori ebbri d'impeto  
null'altro resta che un labile  
soffio; parole nel vento:

di tanti e tanti quell'unica  
parola alata che dissero  
in un divino momento.

L'altre per sempre vanirono  
— credute eterne — in un attimo,  
simili ad aliti vani.

Oh noi felici, se i battiti  
del nostro cuore tramandino  
sola una strofa ai lontani!

*Angiolo Orvieto.*

# ROMANCES

## I.

La brise a passé dans les branches  
 — Ma mie a trompé mon amour —  
 L'oiseau fuit vers un nouveau jour  
 Les vagues sur la mer sont blanches.

Les corbeaux suivront les colombes  
 — Ma mie a trompé mon amour —  
 Fleurs et fruits vont choir tour à tour,  
 J'entends là-bas creuser des tombes.

C'en est fini de ma jeunesse  
 — Ma mie a trompé mon amour —  
 C'est la neige sur le labour  
 Dont je crains que rien ne renaisse.

## II.

Hélas! j'ai perdu le soleil  
 Avec l'amour de ma compagne  
 Qui me sera de bon conseil?  
 — Oh! l'orage sur la montagne!

La pluie est déjà sur mes mains,  
 Le vent me poursuit et m'è gagne  
 Je suis le fou par les chemins.  
 — Oh! la foudre sur la montagne!

Qui rendra la paix à mon coeur  
 Et les moissons à la campagne?  
 Amour, je t'appelle et j'ai peur!  
 — Oh! le soleil sur la montagne!

## III.

J'ai vu ce matin trois colombes  
 Passer dans le ciel violet.  
 Beaux enfants, portez sur trois tombes  
 La rose, le lys et l'œillet.

Toi, qui seras le plus beau, donne  
 L'œillet à l'amante d'un jour,  
 Le lys à celle qui fut bonne  
 Et la rose à mon seul amour.

Puis retourne danser la ronde  
 Sur la route, et ne reviens pas:  
 Aucun bonheur ne dure au monde  
 Plus que la trace de tes pas.

## IV.

Le vent souffle sur la falaise,  
 Les fleurs tombent dans le verger.  
 Pourquoi donc en moi ce malaise  
 Et ce désir de m'affliger?

C'est sans raison que je soupire.  
 La terre est comme un lit d'amour  
 Toute la mer est un sourire.  
 Qu'es-tu plus triste que le jour?

Ah! demandez au vent qui passe,  
 Au printemps qui meurt dans ses fleurs,  
 Et laissez à ceux que tout lasse  
 Le bonheur secret de leurs pleurs.

*Stuart Merrill.*

## ERIS ET EROS

Sul colle m'aspettano i faggi,  
in queto concilio, ospitanti  
le tremule danze dei raggi,

il cor mio raggiante di canti  
e i canti di chiare fontane.  
Sfolgoran esse diamanti

ch'esaltano me, senza pane,  
a cingerti, o Musa, tu ridi,  
le più favolose collane.

O guizzi di rondini, o stridi  
lassù continui di falchi!  
In corsa, lassù ch'io ti guidi

Ai fidi giacigli, ch'io calchi,  
con te fra le braccia, i trifogli  
e i dumi intricati scavalchi!

Le trecce tue fitte disciogli,  
avvolgimi nella lor notte  
selvaggia, la vista mi toglì.

Io so per qual via m'han condotte  
del cielo, altre volte, io vedea  
stelle scaturire, interrotte

da sùbita luce febea;  
tale su l'oro di frammenti  
nietzschiani ingemmasi l'idea!

Non s'apre il tuo petto, se i venti  
c'investono, a un ampio respiro  
di mare? Vagare non senti

nell'immacolato zaffiro  
e perdersi a volo la balda  
tua anima, che un breve giro

invano d'arterie rinsalda?  
La vita non m'affluì mai  
più celere ai polsi e più calda,

rendendomi i muscoli gai  
la tua trionfale conquista,  
che fin da fanciullo agognai.

Or eccoci aperto alla vista  
il nostro immortale volume:  
e nessun sofo lo contrista.

Silenzi infiniti! Un barlume  
non vedi vacillar di sole,  
là, sopra l'argento del fiume?

Dimmi le divine parole,  
or che la mia bocca il contatto  
col fior della tua bocca vuole!

Da un atomo un atomo è attratto  
e tutto avvicendo al suo core  
la Terra con ritmico patto

pur lieta soggiace al fulgore  
de' pianeti e l'acque diffonde,  
protese sue forme all'amore.

Intorno qui abbiám le feconde  
calme voluttà delle cose,  
che un cosmico abbraccio confonde.

Ma il mio panteismo compose  
una fantasia che svanisce  
lenta, come aroma di rose.

Su carte le livide strisce  
dell'arsa lampada repugno,  
medusee aggelanti bisce

nell'alba, quando invano oppugno  
il sonno, frodator sottile:  
e nulla io strinsi nel mio pugno!

Entra a fresche ondate l'aprile  
in questo carcere, ove ingiurio  
un carcere ancora più vile.

Tu, che sei l'eterno augurio  
di fede, l'amante ond'io esulto,  
mutami in un mondo il tugurio

come per un potere occulto  
e i rari tesori disserra  
da un'intelligenza in tumulto!

Non indovino che, a tratti, erra  
ne' tuoi magnetici occhi neri  
tutto il dolore della terra?

Si, te seguirò pe' sentieri  
vecchi, dilette ai rochi aedi,  
quando sfumeranno gli alteri

sogni che la ragion, vedi,  
ci danno della gioventù,  
incarnassi la torva lady

Macbeth suadentemi un più  
tetro vagabondo martir  
nell'ombra, ovvero la virtù

della pia figlia di re Lear...

**Vitaliano Ponti.**

## NI CE SOIR

Ni ce soir, ni demain, ni plus tard, ni jamais  
 Je ne serais la même.  
 C'est fini ce plaisir, ce deuil où tu n'aimais  
 Que moi, la très extrême.

Toujours au fond du coeur et pour le monde entier  
 Je demeure excessive,  
 Je sais encor jouir et me tordre et crier  
 Sur tout ce qui m'arrive.

Je sais lever les bras et retomber encor  
 Aux plis de mon ivresse  
 Et pleurer si le soir a moins d'arome et d'or  
 Pour vêtir sa tendresse.

Je sais de quelle voix dire au tombeau: " je suis  
 Une triste poussière,  
 Dans mes jours les plus chauds je compte sur vos nuits  
 De froideur et de pierre! "

Par les jardins peuplés de sources et d'odeurs  
 Et que la lune arrose,  
 Je sais attendre avec les deux mains sur mon coeur  
 Quelque ineffable chose.

Je sais trouver au bord de tout ce qui me plaît  
 Une mélancolie,  
 Je sais que je vivrais ma peine et mon regret  
 Tout le long de ma vie.

Mais ce souci m'a prise et ne me quitte plus  
 Pas même un seconde.  
 Le besoin de jeter mes sens irrésolus  
 Dans la douleur du monde.

Le besoin qui me jette ainsi qu'un tourbillon  
 De pluie et de rosée  
 Vers la cime où le soir la belle Passion  
 Palpite extenuée.

Je ne veux plus de rien, ni de toi, ni de nous,  
 Je vais sous les orages  
 Voir comment la chaleur de ses tristes genoux  
 Dévore les visages.

Et je mettrai ma bouche entre ses doigts crispés  
 Par tant de violence  
 Que j'y boirai le suc des jours qu'elle a trempés  
 Dans sa Magnificence.

*Hélène Vacaresco.*



## FOCHI MONTANI

I *Camposanto* è a soquadro. Il suo becchino deve avere alzato il gomito.

« Destati — gli dicemmo noi — brutta copia del *Marzocco*. » E quello, a capo basso, come un becco, dà ora cornate a ogni cosa. Perfino alla bellezza intangibile dei versi da noi pubblicati! Perfino alla grammatica, sulla quale s'era addormentato.

Non c'è dunque rimedio per lui: o dorme o fa il rompicollo!

Anche il buon Pastonchi ha perso la pazienza ed ha piantato in asso il Vaccarino.

E voi, messere Streglio, che aspettate? Cavatevi le mani di tasca.... E giù, una buona *stregliata!*....



Per la ristrettezza del tempo e la fretta di uscire adempiendo agli obblighi assunti col pubblico, nella lirica di Henri de Régnier, sfuggirono al correttore alcuni errori che qui rettifichiamo chiedendo venia all'illustre autore e ai lettori: *Sandolos* in luogo di *sandalos* — XVIII in luogo di XIII — *s'ouvre* invece di *saille* — *les riches soleils* invece di *riches* — *et vos* invece di *et ces* — *voiles* invece di *so-cles* — *vous* invece di *nous* — *vos* invece di *ses*.



Copiamo a volo la seguente definizione della poesia che un critico regala ai lettori di un importante giornale letterario italiano:

« La poesia è una comunione viva e fresca con tutti i fenomeni della natura, con tutti i

mutevoli aspetti del paesaggio, un *senso religioso ed augusto della solidarietà umana*, un *irrompere ardente di gagliardi spiriti vitali*, una *fosforescenza* (attenti!) *tumultuosa* di ritmi e di immagini! »

Finalmente ecco un critico che può chiamarsi.... *poeta!*



Avviso utile:

È uscita la seconda edizione del *Rimario della lingua italiana* di Giuseppe Giovannelli.

Si concedono riduzioni sul prezzo ai seminaristi.



La *Pall Mall Gazette*, il giorno dopo gli eccidi di Pietroburgo, pubblicò un mirabile sonetto di Charles Swinburne. Eccone una traduzione del nostro F. T. Marinetti.

**Czar Louis XVI.**

(*Sonnet de Charles Swinburne*).

Le tyran souriait en évoquant la paix future,  
— sourire débonnaire et mains rougies de sang.  
— Le tyran se cachait voyant au loin tous ses esclaves joncher de leurs cadavres les routes de l'empire, les bras figés pour acclamer leur Tsar!

Et maintenant voilà sa triste nudité élaboussée de larmes et de massacre, rampe d'effroi et se blottit derrière la horde infame du meurtre légitime, car le Tsar n'attend pas l'ennemi d'un pied ferme.

La tyrannie, sanguinolente Étoile, écartelle sa face de minuit funéraire et stigmatise son front haineux! La tyrannie, sanguinolente Étoile qui chancelle au bord du gouffre où la mort éternelle n'accorde point de trêve aux assassins menteurs.

Fuis donc, lâche empereur, puisqu' il en est temps encore, sauve encore une fois ton souffle

exténué qu'étrangle la terre! — Si la Justice est juste, oh! ce n'est point la mort de ton aïeul qui tranchera ton existence, mais c'est plutôt d'une sentence laconique, sans crime et sans horreur, que tu mourras!



Nel medaglione che consacreremo prossimamente a Francis Viélé Griffin, lo squisito poeta della *Chevauchée d'Yeldis*, ci occuperemo specialmente dell'*Amour sacré*, l'ultimo volume di questo autore, testè apparso nella *Bibliothèque de l'Occident*, in elegantissima edizione. — Aggiungiamo intanto ai nostri lettori questo libro, che è senza dubbio una delle più ammirabili raccolte di versi che siano apparse in Francia in questi ultimi anni, e che contiene due veri capolavori: *Sainte Dominante de Braga* e *Sainte Marguerite de Cortone*.



È stato pubblicato in questi giorni *De profundis*, opera postuma di Oscar Wilde, la quale si può dire contenga il testamento filosofico del grande poeta e sintetizzi la sua ultima concezione della estetica, considerata come unica legge morale. — L'importantissimo libro contiene pagine meravigliose per profondità di pensiero, splendore d'immagini, limpidezza di stile.



Sul tema del *Filottete* sofocleo Romolo Quaglino ha composto versi di ammirevole eleganza. Escono ora raccolti in volume. Se non sarà facile a' lettori di corta educazione ellenica seguire nell'intimo il componimento del Quaglino, — in cui la sofferenza dell'eroe, Prometeo secondo del patimento umano, forma un bel contrasto con la lealtà di Neottolema e la scalrezza di Ulisse, — ognuno al certo potrà essere diletto dall'armonia di questi versi musicali e ben costrutti, che pongono il Quaglino tra' più eleganti poeti nostri.



## GALE

### E FANFARE

Preghiamo dalla *Pétite République* di Parigi:

« D'une véhémence tragique, avec des cris éperdus de révolte et d'espoir dans une forme somptueuse, tourmentée, se déroulent les poèmes lyriques de F. T. Marinetti. Tour à tour sombre, amer, éclatant et magnifique, le poète de *Destruction*, sur des rythmes libres, en dehors de toute prosodie, et de toutes les règles acceptées, se fiant à son seul instinct de la phrase harmonique, célèbre les amours d'une sensualité chaude comme un coloris vénitien, chante les vagues mystérieuses et redoutables de la mer, les bondissements d'un cœur en délire et le vertiges d'un esprit inquiet.

O Mer, mon âme est puérile et demande un jouet.  
Donne-lui tes barques lourdes et pansues  
Qui processionnent, tels des prêtres chamarrés,  
Portant très haut leur mât, comme une hampe  
Où palpite un étendard carré de pourpre  
Tout gonflé d'or solaire!...  
Pour amuser mon âme, o Mer, pour l'amuser!..

La suite de poèmes que contient *Destruction* est d'une singulière force verbale, d'une éloquence crispée, ivre de passion et de nostalgiques désirs n.

LOUIS LUMET.

## Lege sive incende

- G. Pascoli. — *Poemi conviviali*. — Bologna; Zanichelli.  
A. De Bosis. — *Liriche*. — Roma; pr. l'Autore.  
Fagus. — *Ixion*; poème. — Paris; Editions de « La plume ».

- Éphraïm Mikhaël. — *Oeuvres*. — Paris; Lemerre.  
E. Pilon. — *La Maison d'exil*. — Paris; Editions du « Mercure de France ».  
A. Catapano. — *Interludio*; sonetti esametrici. — Napoli; Melfi e Joele, tip.  
G. Brunati. — *Sofonisba*; poema tragico. — Venezia, presso F. Visentini.  
Térésah. — *Nova tyrica*. — Torino; Roux e Viarengo.  
G. Melzi d'Eril. — *Da la vita e dal sogno*. — Bergamo; Istituto italiano d'arti grafiche.  
Angelo Jori. — *Nuove poesie*. — Reggio Emilia; Tip. G. Bertani.  
Francesco Chiesa. — *La reggia*. — Milano; Baldini e Castoldi.  
Carlo Zangarini. — *Catullo*. — *Il conte di Pancalieri*; drammi in versi. — Torino-Roma; Roux e Viarengo.  
Vittoria Aganoor. — *Isaia*. — *Castel di Zècco*. — Roma; « Nuova Antologia ».  
A. Mockel. — *Clartés*. — Paris; « Mercure de France ».  
A. S. Novaro. — *La traversata*. — Roma; « Nuova Antologia ».  
Marcel Clavié. — *La passante d'un soir de neige*; poème. — Paris; Editions de « L'oeuvre d'art international ».  
Léon Riotor. — *Le sage empereur*; poème légendaire. — Paris; « Mercure de France ».  
J. Mariel. — *Parfums*. — Paris; Bib. int. d'éditions, E. Sansot et Cie.  
Fred. G. Bowles. — *Songs of Yesterday*. — London; The sign of the Unicorn.  
Léon Dierx. — *Oeuvres complètes*. — Paris; Lemerre.  
John Todhunter. — *Sounds and sweet airs*. — London; Elkin Mewaths.  
Antonio Cippico. — *Al vento maestrale*. — Trad. da F. Nietzsche. — Roma; « Nuova Antologia ».  
Abdullah Djevdet bey. — *La Lyre Turque*. — Paris; Thomas.

- J. de la Jaline. — *Tourmentes*. — Paris; Lemerre.  
René L'Esprit. — *Ferveurs et incroyances*. — Paris; Bib. int. d'édition, E. Sansot et Cie.  
O. Calémard de La Fayette. — *Le rêve des Jours*. — Paris; Bib. int. d'édition, E. Sansot et Cie.  
E. Ducoté. — *La prairie en fleurs*. — Paris; « Mercure de France ».  
P. De Bouchaud. — *Les heures de la muse*. — Paris; Lemerre.  
Paul Fort. — *Le roman de Louis XI*; ballades. — Paris; « Mercure de France ».  
Amédée Prouvost. — *Le poème du travail et du rêve*. — Edition du *Beffroi*. Lille.  
Luigi Sanvitale. — *Scala di vita*, canzone. — *Memorie e Auspici*, canzone.  
Paolo da Venezia. — *Dal Calendario*.  
Un ignoto. — *I lamenti di un ignoto*. — Firenze; Successori Le Monnier.  
Beatrice De Ghilberti. — *Fiori di bosco*. — Palermo; G. Pedone Lauriel.  
Roger Allard. — *La Divine Aventure*. — Lille; Edition du *Beffroi*.  
Anita R. Cavaliere. — *Sguardi alla Vita*. — Bologna; Zanichelli.  
Aldo Maggioni. — *I canti della morte*. — Torino; Streglio.  
Emile Verhaeren. — *Les Forces tumultueuses*. — Paris; « Mercure de France ».  
Francis Viélé-Griffin. — *L'Amour Sacré*. — Paris; Bibliothèque de l'Occident.

L'Amministrazione di POESIA non invia numeri di saggio se non contro pagamento anticipato di L. 1 per l'Italia e di L. 1.50 per l'Estero.

L'abbonamento annuo costa in Italia L. 10 e all'Estero L. 15.

L'Administration de POESIA n'envoie de numeros spécimens que contre le paiement anticipé de 1 fr. en Italie e 1 fr. 50 à l'Etranger.

L'abonnement annuel pour l'Italie est de 10 fr. et pour l'Etranger de 15 fr.

# LA COMTESSE DE NOAILLES

Voici tout d'abord une vérité acquise: presque tous les grands poètes des siècles passés gisent aujourd'hui ensevelis sous les oeuvres amoncelées de leurs critiques.

Combien pouvons-nous compter d'esprits créateurs dont la voix immortelle ne soit pas couverte par le grignotement fastidieux des tarets littéraires, qui s'éternise à travers les âges?... Le Dante seul a vaincu et dérouteré ses commentateurs infatigables, renversant leurs colossales bibliothèques explicatives: autant de digues et d'écluses vainement opposées à la plénitude véhémence de son génie. Si bien que son oeuvre glorieuse nous donne encore l'éblouissement d'un immense estuaire ensoleillé.

Je méprise donc les grimaces crispées de tous les écrivassiers myopes qui pataugent, en comptant sur les vingt doigts de leurs pattes les battements frénétiques des grandes Ailes inspirées!

Je méprise les compas de la critique, ses formules de chimie, son outillage chirurgical, et je pense que l'on ne peut guère parler d'un grand poète qu'en s'efforçant de chanter un peu comme lui.

Essayez donc de synthétiser, si vous le pouvez, en de sèches définitions, le génie multiforme, vibrant et visionnaire de Madame de Noailles; sa sensualité déchirée crépitante et suave; la charnelle mollesse de son style oriental; ses somnolentes rêveries chargées d'aromes violets... si pénétrants que j'évoque — à les respirer, les yeux mi-clos — un rêve de terrasses bariolées sur la mer Africaine, des tam-tams précipités de nègres au grand rire éclaboussant de joie, et des chansons mourant sur un golfe de soie bleuâtre parmi l'extase d'un vaste soir d'été.

Mais je conclus pour les lecteurs méticuleux, en constatant que de toutes les poétesses, Madame de Noailles est celle qui nous a mieux révélé, sans vantardise, l'essence mystérieuse impénétrable et perverse de la chair et des nerfs féminins.

Avec un goût à la fois sauvage et raffiné, elle a su déshabiller violemment d'un geste, les sensations spasmodiques et les idées troublantes de son âme, jusqu'à les faire crier de pudeur comme des baigneuses mi-nues, que l'on surprend du haut d'une falaise.

J'ajouterai que dans *La Nouvelle Espérance*, dans *Le Visage émerveillé*, aussi bien que dans le poèmes du *Coeur Innombrable*, son art complexe, symphonique et wagnérien se rattache à la grande école symboliste, tout en demeurant foncièrement original et inventé.

F. T. M.

*Nei prossimi fascicoli pubblicheremo i medaglioni di G. Marradi, Gustave Kahn, Henry de Régnier, A. Colautti, A. C. Swinburne, E. Verhaeren, F. Vielé Griffin, Stuart Merrill, Paul Fort.*



SEM BENELLI

# UN FIGLIO DEI TEMPI

poema

(Roux e Viarengo, Editore)

*Lire 2.50*

D'imminente pubblicazione:

# LA MASCHERA DI BRUTO

tragedia in versi.

F. T. MARINETTI

# LA CONQUÊTE DES ETIOLES

poème épique

(Editions de la « Plume » Paris)

*3 fr. 50*

# DESTRUCTION

poèmes lyriques

Léon Vanier, editeur - Paris

*3 fr. 50*

Sous presse:

# LE ROI BOMBANCE

(LES MARMITONS SACRÉS)

tragédie satirique

(« Mercure de France » Editeur, Paris).

# “ POESIA „

è in vendita presso tutte le librerie italiane e presso le seguenti librerie all'estero:

a TRIESTE: A. Schimpff - E. Schubert — a TRENTO: G. Oberosler — a ZARA: E. de Schönfeld —  
a SPALATO: V. Morpurgo — a FIUME: C. Louvier — a GORIZIA: Pallich — a POLA: Schrunner  
— a PARIGI: Librairie Nouvelle - Sansot e C. - E. Flammarion — a LONDRA: Hatchards - Hachette e C.  
- Lawley e C. - Bumpus — a BERLINO: Brockhaus-Asher — a VIENNA: Gerold-Frick — a MADRID:  
Capdeville — a BARCELLONA: G. Battaglia — a ALESSANDRIA D'EGITTO: Schuler — al CAIRO:  
Bardier — a LIPSIA: Max Rube — a NIZZA: Gallignani — a ATENE: Nilsson — a CORFU: Goulis — a  
MALTA: Prof. Tua — a BUKAREST: Sothschek — a LUGANO: A. Arnold -- a PIETROBURGO: Zinserling.

L'abbonamento annuo a “ POESIA „ costa in Italia £. 10 e all'Estero £. 15. Ogni fascicolo £. 1 in Italia e £. 1,50 all'Estero.

*Dirigere le richieste all'Amministrazione di POESIA, Via Senato 2 — Milano.*